gouvernement portugais chargea le chanoine Martinez, à Lisbonne d'entrer en correspondance avec Toscanelli au sujet du plus court chemin pour arriver aux Indes ; Toscanelli lui envoya une carte marine sur laquelle était tracée une ligne depuis Lisbonne, extrémité occidentale de l'Europe, jusqu'au point correspondant sur la côte opposée de l'Asie.

Les Portugais n'en continuèrent pas moins à compléter leurs découvertes à la côte africaine, qui ne fut entièrement connue qu'à la suite d'excursions souvent réitérées. Deux ans après l'expédition de Behaim, Alphonse de Aveiro arriva au royaume de Bénin. On se rapprochait de plus en plus de cette pointe sud de l'Afrique, que l'on cherchait depuis si longtemps avec une ardeur si persévérante et si courageuse. Bartholomée Diaz, reconnut, selon toutes les apparences au mois de mai 1487, le *Cabo Tormentoso*, désignation que lui imposa ce navigateur effrayé par les tourmentes qui vinrent l'assaillir ; ce nom fut changé plus tard en celui de *Cap de Bonne-Espérance*. Après l'avoir doublé, Diaz construisit le signal de saint-Philippe dans le bois de la Tabb. En 1500, il fit naufrage près de l'île de Santa-Cruz, où il périt dans la traversée du Brésil au promontoire qu'il avait découvert : le naufrage fut attribué à l'influence d'une comète qui avait paru à l'horizon de l'hémisphère austral au mois de mai de cette année. On raconte qu'en 1487, Diaz avait quitté le lieu qui devait lui être si funeste avec toute la douleur que peut ressentir le cœur d'un père qui se sépare pour toujours d'un fils chéri. On voit que l'extrémité méridionale de l'Afrique était connue des Portugais avant que Vasco de Gama en fit le tour avec Diego Diaz, frère de Bartholomée. Sur la carte de fra Mauro, le cap de Bonne-Espérance est marqué sous le nom *Capo di Diab* : une inscription placée à côté, indique qu'il a été doublé dès 1420 par un navire indien (zoncho de India), venu de l'est. Depuis longtemps, les Arabes connaissaient les courants impétueux de ces parages : le nom semble indiquer une origine orientale. Toutefois bien des années s'écoulèrent encore avant que cette voie fût entièrement ouverte aux Portugais. Pedreio de Covilham, qui en 1487 s'était embarqué à Barcelone avec Alonzo de Payva pour aller recueillir des renseignements sur le fameux prêtre Jean, s'arrêta longtemps à Calicut, à Goa, et chez les Arabes de Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique. Il écrivit à Jean II, roi de Portugal, « que les navires portugais, en côtoyant l'Afrique vers le sud, atteindraient l'extrémité méridionale du continent, et qu'arrivés à ce point, ils devaient, dans l'océan oriental, diriger leur course vers Sofala et vers l'île de la Lune (Madagascar). » Longtemps avant que cette nouvelle voie fût pratiquée, Christophe Colomb entreprit sa grande expédition vers l'ouest.

Vasco de Gama avait mis à la voile le 8 juillet 1497 : au mois de novembre de cette année il atteignit la baie de Sainte-Hélène ; il arriva le 25 janvier de l'année suivante à l'embouchure de Rio de Buenos Sennalis et le 18 mai à Calicut. Le 19 juillet 1499 il fut de retour au Portugal. Ce voyage heureux en résultats pour la géographie, la navigation et le commerce, avait duré deux ans et onze jours. Pour le trajet du Portugal à Calicut il lui avait fallu trois cent quatorze jours. De notre temps, cette traversée se fait en 90 ou 95 jours au plus : les bateaux à vapeur vont de Falmouth à Bombay par Suez, ou Cosseir en cinquante et un jours. Ces données peuvent servir à faire apprécier les progrès que l'on doit aux inventions modernes.

A mesure que les découvertes des Portugais à la côte d'Afrique s'étendaient, leur influence croissait en raison de l'impression profonde que la nouvelle de leurs expéditions qui tenaient du prodige, faisait sur les esprits. Tous les ressorts des intelligences étaient tendus : la spéculation commerciale jetait des regards brûlants de convoitise impatiente sur les richesses de l'Inde, qui n'avaient été importées jusque là en Europe que par les routes de terre longues et incommodes. Les voyageurs, dont nous avons parlé plus haut,

avaient fait connaître l'Asie aux Européens, et leurs renseignements étaient assez complets pour profiter à la géographie. L'Asie continuait à être visitée et explorée par des voyageurs qui avaient à cœur de s'instruire.

L'Italie formait toujours le point central d'immenses relations commerciales : les Pisans, les Vénitiens et les Génois entretenaient de fréquents rapports avec l'Asie australe par la voie d'Alexandrie, de la mer Rouge et de Bassora, et avec les côtes de la mer Caspienne et la Sogdiane par la mer d'Azof. On conçoit à quel point les découvertes des Portugais devaient fixer l'attention de ces grandes cités marchandes. Remarquons en passant qu'à cette époque l'Italie faisait son entrée glorieuse dans la carrière des lettres. Depuis l'apparition du Dante, le goût de l'antiquité classique s'y était réveillé : l'arrivée des savants et érudits grecs, qui étaient venus s'y réfugier après la prise de Constantinople, imprima une nouvelle énergie à ce mouvement des esprits. Dès lors, la vie intellectuelle en Italie, bien différente des tendances pratiques qui se manifestaient chez les Portugais, prit un caractère tout littéraire. Ceci nous explique pourquoi ce fut en Italie que, vers le milieu du xve siècle, la science s'empara de l'idée d'une navigation par l'ouest, idée dont l'origine remonte à l'antiquité classique. En théorie, la route de l'Inde par l'occident, préoccupait bien autrement les géographes, que l'extension de l'Afrique vers le sud. A l'intérêt scientifique, venait se joindre l'intérêt mercantile, le trafic des denrées de l'Inde produisant d'immenses bénéfices. Le commerce des villes d'Italie continuait à se mouvoir dans sa vaste sphère, mais sans la dépasser. A la vérité, des marchands italiens s'étaient établis dans tous les ports très fréquentés de l'Europe, de la côte septentrionale de l'Afrique et du Levant. Mais se contentant des bénéfices qu'ils réalisaient, ils voyaient sans inquiétude les découvertes des Portugais, et ne songeaient point aux conséquences qu'elles devaient amener. Voilà comment il se fit qu'à leur grand préjudice

ils négligèrent la route aux Indes par l'Océan Atlantique, dont les géographes de leur pays avaient établi la possibilité avec toute l'évidence dont la matière était susceptible. Ce qui les aveugla sur la catastrophe qui les attendait, ce fut, il faut le croire, l'orgueil, ce terrible écueil de la prudence et de la raison. Ivres de leur fortune qu'ils croyaient assise sur une base indestructible, ces négociants superbes virent avec mépris les travaux de la théorie, et dédaignèrent d'en faire constater la vérité par l'expérience. C'est ainsi que l'Espagne enleva aux villes d'Italie un immense avantage, qui, grâce à l'activité de leur marine marchande, n'aurait pu leur échapper, puisque les Portugais, exclusivement occupés de leurs découvertes à la côte d'Afrique, avaient perdu l'Occident de vue.

A deux hommes illustres qui furent contemporains, à Christophe Colomb, génois, et à Paolo (del Pozzo) Toscanelli, de Florence, appartient la gloire d'avoir hâté l'exécution de l'idée d'aller au pays des épices en naviguant vers l'Ouest. Il ne peut entrer dans nos vues de donner ici une histoire complète de la découverte de l'Amérique; nous nous bornerons à en faire ressortir les circonstances les plus décisives et les plus curieuses. Avant tout il importe de fixer la part qu'y a prise chacun des deux hommes que cet immense événement a immortalisés. A l'âge de quatorze ans, Colomb interrompit ses études académiques à Pavie; il mena une vie fort aventureuse et resta presque toujours sur mer. Il dit lui-même : « J'ai passé vingt-trois ans sur mer; j'ai vu l'Est, l'Ouest et le Nord. » Il avait fait de fréquents voyages à Porto-Santo, l'une des Açores; sa femme, Felipa Muniz Perestrello, était fille du gouverneur de cette île, où elle avait des propriétés. En 1470, il vint à Lisbonne, où il se lia avec Lorenzo Giraldi, de Florence; à Séville, il fit la connaissance d'un autre Florentin, Juan Berardi, chef de la maison de commerce à laquelle était attaché Amerigo Vespucci. Pendant son séjour à Lisbonne il chercha les moyens d'exécuter son

projet, « d'aller à l'Est par l'Ouest et de tracer la route occidentale au pays des épices. » Les découvertes des Portugais dans le Sud lui avaient fait concevoir cette idée. Colomb se livrait avec ardeur à ses travaux, feuilletant jour et nuit l'ouvrage cosmographique du cardinal Pierre d'Ailly, lorsqu'il apprit, à Lisbonne, que le roi Alphonse V de Portugal avait chargé le chanoine Fernando Martinez de consulter Toscanelli, médecin et astronome à Florence, sur la route de l'Inde par l'Ouest. Ce qui avait inspiré au roi cette démarche, c'étaient sans doute des vues de politique commerciale, qu'il n'aurait pas dû abandonner par la suite. Toscanelli avait déjà communiqué ses pensées au roi Alphonse V antérieurement à 1474; mais, cette année-là, le savant géomètre accompagna sa réponse d'une carte marine : il avait alors soixante-dix-sept ans. Toscanelli ne se bornait pas seulement à corriger les tables solaires et lunaires par des observations gnomoniques et d'astrolabe, à s'occuper de tout ce qui pouvait faciliter l'emploi des méthodes d'astronomie nautique ; ses vues se portèrent aussi sur l'utilité pratique que le commerce pouvait tirer de ses travaux. Ce fut cette même année 1474 que Colomb entra en correspondance avec Toscanelli qui avait déjà envoyé à Alphonse V l'instruction demandée. Colomb désirait avoir des notions exactes sur les idées d'un savant qui jouissait d'une si grande autorité. La conformité de leurs vues affermit le courage de Colomb et le rassura de plus en plus sur le succès de sa grande entreprise. Quand après de longues années de recherches et de méditations il eut enfin mûri ses projets, il songea au moyen de les mettre à exécution. Il les communiqua à différentes puissances maritimes: à la république de Gênes (1485), au roi de Portugal, au roi d'Angleterre, au roi de France; tous les repoussèrent. Enfin il fut favorablement accueilli par Isabelle, reine d'Espagne. L'entreprise qu'il préparait était généralement traitée de chimère : la grande raison que Colomb alléguait pour la défendre, c'était le peu de distance qui, selon lui, séparait la côte occidentale de l'Europe

des côtes opposées de l'Asie : c'était une erreur, mais de cette erreur dépendait l'exécution de son voyage.

Les renseignements sur l'est qu'il avait communiqués à Christophe Colomb, Toscanelli les avait puisés dans les récits des voyageurs qui avaient visité ce pays, *l'Inde aux épices*, (Indie delle Spezierie) selon son expression. Parmi les voyageurs, qu'un long séjour dans ces contrées mettait à même d'obtenir les informations les plus authentiques, nous ne citerons que Bartolomeo Florentino. A Venise, Bartolomeo fit au pape Eugène IV [1] le récit de tout ce qu'il avait vu et appris dans un espace de vingt-quatre ans (jusqu'en 1424) ; c'est de lui que Behaim tenait ses notions sur l'Asie méridionale. Nicolo Conti dans le cours de ses voyages qui ne durèrent pas moins de vingt-cinq ans, traversa la Syrie, le golfe Persique, l'Inde en deçà et au delà du Gange, la Chine méridionale, l'archipel de la Sonde, l'île de Ceylan, la mer Rouge et l'Égypte : son retour à Florence eut lieu en 1444. Pour avoir la vie sauve dans les pays musulmans il avait été contraint de renier sa foi. Avec les renseignements que lui fournirent les voyageurs, que des spéculations commerciales avaient conduits au pays des épices, Toscanelli avait dressé sa carte marine ; en outre, il avait consulté les voyages de Marc-Pol. On se figurait d'innombrables îles, où abondaient l'or et les épices, dans la mer de Cin, c'est à dire dans les mers du Japon, de la Chine et dans le vaste archipel des Indes orientales. Une immense chaîne d'îles est dessinée en effet sur le globe de Behaim, qui d'après Marc-Pol en évalue le nombre à 12,700. Telle était l'idée générale qu'on se faisait des contrées lointaines de l'Orient, que l'on croyait par cette raison très rapprochées des côtes occidentales de l'Europe. Sur sa carte, Toscanelli avait même mar-

[1] C'est à Florence que le pape Eugène IV accorda à son compatriote, Nicolo Conti, le pardon de son apostasie, en lui imposant pour pénitence de raconter les aventures de ses courses au secrétaire pontifical. *Humboldt.*

(*Note du Traducteur.*)

qué les îles que l'on devait rencontrer en naviguant vers l'ouest, et où l'on pourrait relâcher, en cas que l'on y fût contraint par les vents contraires ou toute autre circonstance fâcheuse; preuve manifeste de l'intime conviction des hommes de la science au sujet de la possibilité d'une navigation vers l'ouest.

Dans le nombre des îles indiquées sur le globe de Behaim, on remarque le petit Cathai; Zipangou ou Niphon, située presqu'en entier dans la zone torride : Argyre, aux extrémités de la terre connue des anciens et des Arabes; la grande Java ou Bornéo; la petite Java ou Sumatra; Marc-Pol qui avait séjourné pendant cinq mois à Sumatra, y vit pour la première fois le sagoutier et le rhinocéros à deux cornes et à peau plissée; puis encore Candym et Augama. Lorsque Colomb, à son premier voyage, descendit sur la côte nord-ouest de l'île de Cuba, le 14 novembre 1492, il crut d'abord avoir abordé à Zipangou.

Colomb eut à lutter contre de cruels embarras et des difficultés de tout genre, dont il ne parvint à triompher qu'en 1492. Depuis 1485 il demeurait en Espagne où il gagnait sa vie à dessiner des cartes marines et à vendre des livres à estampes. Il paraît que plus d'une fois le grand homme se trouva aux prises avec la misère. Un jour il fut réduit à demander du pain pour son enfant aux capucins du couvent de la Rabida, près de Palos. Il s'était adressé à la couronne d'Aragon; on lui fit répondre que ses projets n'étaient que du vent : l'ignorance du siècle le poursuivait de stupides sarcasmes : Colomb lui-même nous apprend qu'il était la risée de tout le monde; deux moines seuls restèrent constants dans leur affection pour lui. A Salamanque, il demeurait au couvent de Saint-Esteban chez Diego de Deza, professeur de théologie. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'après tant d'angoisses et de déboires, il parvint enfin à provoquer une controverse sérieuse. Dans l'hiver de 1487 les professeurs de l'université de Salamanque agitèrent enfin la grande question des découvertes à

faire dans l'ouest. En exposant ses idées, Colomb usa de la plus grande réserve, d'abord parce que les *professeurs* n'étaient point de force à les saisir dans toute leur étendue, et puis, il craignait qu'avec plus de franchise il ne lui arrivât ce qu'il avait éprouvé en Portugal, où on avait tenté de lui dérober son secret pour en profiter sans son concours. Il paraît que l'Espagne finit par accorder plus d'attention à l'expédition qu'il avait proposée, quand on apprit que le roi de Portugal lui avait fait faire, par lettre du 20 mars 1488, de nouvelles offres; Colomb les refusa. En 1487 les premières rémunérations lui avaient été accordées. En 1489 un décret lui accorda la faveur assez singulière d'être logé gratis lui et les siens dans tous les domaines d'Espagne. Enfin on lui confia trois navires avec quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Après tant de traverses, tant de vaines attentes et de déceptions, voilà donc le moment venu où le génie méconnu va se manifester dans toute sa splendeur aux yeux étonnés du monde! C'est le 3 août 1492 que l'expédition quitta le port de Palos. On allait affronter une mer inconnue, appelée *Ténébreuse* par l'antiquité et les Arabes, dont ses études préparatoires lui avaient fait connaître les conceptions géographiques. Il fallait une grande puissance d'intelligence et de courage pour l'expédition qu'il entreprenait, non pas en aventurier qui se fie aux caprices de la fortune, mais en penseur, qui a mûri son plan et tout arrêté d'avance pour enchaîner de loin le succès. Cinquante-huit ans avaient passé sur sa tête déjà grise, lorsqu'il sortit de la barre de Rio de Saltes, et qu'il mit en mer pour ouvrir au genre humain des voies inconnues; c'était une route nouvelle au pays des épices qu'il cherchait et il trouve un monde! S'il partage avec ses contemporains Toscanelli et Behaim l'honneur d'avoir compris le premier la possibilité d'une navigation vers l'ouest, Colomb est au moins le seul qui eut le courage de sacrifier sa vie à la réalisation de cette pensée et de poursuivre l'exécution de ses projets avec une persistance, une fermeté qui ne fléchit

pas un seul instant au milieu des conjonctures les plus désastreuses. C'est à un âge déjà avancé, et le cœur déjà flétri par de longues souffrances que l'*amiral* se lance dans une nouvelle carrière, sans s'effrayer de l'imperfection des instruments nautiques qui pour la plupart étaient découverts depuis peu de temps, comme il a été dit plus haut. Il se dirigeait d'après une carte marine, que selon toute apparence il avait tracée lui-même d'après celle de Toscanelli ; mais il ne suivit pas la route que lui avait indiquée le célèbre astronome de Florence. Colomb avait séjourné aux Açores, ainsi que Martin Behaim, et c'est peut-être de la bouche de ce dernier qu'il a eu les notions de troncs de pins, de cadavres et de canots couverts et remplis d'hommes d'une race inconnue : à partir des Açores, tout était nouveau pour lui : il se trouvait dans les immenses solitudes de l'Atlantique où avant lui, nul Européen n'avait pénétré ; bientôt un phénomène étrange vient frapper ses regards. Le 13 septembre 1492 au commencement de la nuit, à cinquante lieues marines à l'est de Corvo, il remarqua que les boussoles, dont la direction avait été jusque là au nord-est, déclinaient vers le nord-ouest ; cette déclinaison occidentale augmenta le lendemain matin. Le 15 septembre l'aspect du ciel, les masses de goëmon flottant, et quelques autres indices lui firent croire qu'il se trouvait près de quelque île, mais non de la terre ferme, qu'il s'attendait à trouver plus en avant : le 17 septembre, à une distance de cent milles à l'ouest de Corvo, la déclinaison de l'aiguille magnétique était déjà d'un quart de vent, ce qui frappe les matelots de terreur. L'observation de ce changement dans les variations de la boussole est une époque mémorable dans les fastes de l'astronomie nautique [1].

C'est à Colomb que revient la gloire de l'avoir faite le premier, et d'avoir avant tous reconnu les rapports de la marche de l'aiguille aimantée et de l'étoile polaire. Le 19

[1] Humboldt, *Histoire de la Géographie du nouveau continent.*

septembre, les signes de proximité de quelques terres continuaient, mais l'amiral ne voulut point y aborder ; son but étant d'aller dans l'Inde, c'eût été une grande folie de s'arrêter en route, ainsi qu'il le dit dans son journal de voyage. Il tomba de petites pluies sans le moindre vent. Le 20 septembre, de petits oiseaux qui habitèrent les terres, vinrent chanter au haut des mâts, et quittèrent le navire vers le soir. Le 25 Colomb se rendit à bord de l'embarcation où se trouvait Martin Alonzo Pinzon, et lui parla au sujet d'une carte marine. Le 3 octobre il crut avoir remarqué de fréquents indices de terre : le 6 octobre Pinzon prétendait qu'il serait avantageux de changer de direction et d'aller vers le sud-ouest. Après cette discussion, l'amiral changea de rumb; on crut avoir aperçu la terre, mais on s'était trompé. Ce qui avait sans doute décidé Colomb à naviguer dans une autre direction, c'est que le calme qui régnait depuis quelques jours, et les masses de varec commençaient à inquiéter l'équipage : entre le 22 et le 23 septembre, les plus mutins menacèrent de le jeter à la mer; ils l'avaient surpris la nuit, au moment où ses regards se plongeaient dans les radieux abîmes du ciel étoilé. Depuis le 30 septembre on avait fait 250 milles marines vers l'ouest en droite ligne; ce changement de rumb vers l'ouest-sud-ouest, Colomb l'avait accordé pour deux jours ; il se rappelait que les Portugais avaient fait leurs découvertes en observant le vol des oiseaux, et il en avait remarqué récemment des nuées qui se dirigeaient au sud-ouest. Dans la nuit du 11 au 12 octobre on aperçut la terre, et le 12 octobre, un vendredi, on découvrit l'île de Guanahani, qui reçut le nom de San-Salvador; Colomb en prit possession au nom de Ferdinand, roi de Castille. Secondé par les habitants, il découvrit encore huit autres îles. Le 14 novembre l'expédition arriva à la côte nord-ouest de l'île de Cuba que l'on prit d'abord pour Zipangou, comme il a été dit plus haut. Après avoir fait le tour de l'île, on arriva à la côte méridionale, de là l'on dé-

couvrit, le 30 décembre, les montagnes d'Haïti, où dès le 4 décembre on jeta l'ancre au port Saint-Nicolas : l'amiral donna à l'île le nom d'Hispaniola à cause de la conformité de son climat avec celui de l'Espagne. Le jour de Noël, il eut malheur de faire naufrage à la côte d'Haïti, dans le voisinage de la baie d'Acoul.

Après ces découvertes, Colomb hâta son retour en Europe. Il aborda le 4 mars 1493 à Lisbonne, et le 15 mars à Saltes, près de Moguer et de Palos. On lui fit une réception solennelle à la cour. Ses découvertes parurent si extraordinaires et d'une si haute importance, que le Portugal se crut lésé dans ses intérêts. On persistait à prendre ces terres pour l'extrémité des Indes, et le Portugal prétendait à la possession exclusive du pays des épices, quoique à cette époque, Gama n'eût point encore doublé le *Cabo tormentoso*. Le 4 mai 1493 fut signée, par le pape Alexandre VI, cette fameuse bulle qui donnait aux rois de Castille et de Léon les îles et la terre ferme, découvertes par Christophe Colomb, comme antérieurement il avait octroyé à la couronne de Portugal toutes les terres comprises entre le cap Bojador et l'Inde. Suivant une opinion généralement établie, par cette bulle le souverain Pontife avait tracé une ligne de démarcation entre les possessions portugaises et les terres nouvellement découvertes par les Espagnols, à cent milles marines des Açores et du Cap Verd ; mais il ne s'y trouve pas le moindre vestige de cette disposition, pas plus que dans la bulle du 25 septembre de la même année. Ce qu'il y a de vrai, c'est que durant le second voyage de Colomb, le Portugal et l'Espagne signèrent, sous les auspices du Pape, un traité de partage le 7 juin 1494. L'équipage qui avait été de l'expédition dut affirmer sous serment en présence d'un commissaire royal, la réalité des découvertes : on avait de la peine à y croire, tant elles semblaient merveilleuses.

Une seconde expédition se prépare : bientôt Colomb se remet en route ; il part de Cadix le 25 septembre 1493. Le

24 octobre il se trouvait, selon son estimation, 340 milles à l'ouest-nord-ouest des îles du Cap Verd où il vit des hirondelles ; au mois de novembre on avait découvert la plupart des Antilles. Le 2 février 1494 l'amiral se trouvait à Haïti. Des insinuations calomnieuses, dont il était la victime, l'obligèrent de retourner en Europe pour se défendre. Le 20 avril 1496 il quitta la Guadeloupe, et le 20 ou 21 mai il coupa la ligne-zéro. Au mois de juin, Colomb était de retour en Espagne, où, au seuil de la vieillesse, il devint le jouet d'infâmes complots, après avoir accompli de si admirables choses.

L'Angleterre, où régnait alors le roi Henri VII, n'avait point assisté avec indifférence à ces grands événements. L'intrépide génois venait de dissiper les ténèbres qui jusque alors avaient couvert l'Océan Atlantique : il avait démontré, par le fait, la possibilité d'une navigation vers l'ouest. En 1496, le roi d'Angleterre envoya le vénitien Sébastien Cabot sur les traces de Colomb, et c'est Cabot qui eut la gloire de descendre le premier parmi les Européens, sur le continent américain, le 24 juin 1497. Il était parti cette année là n'ayant qu'un seul navire, et il vit l'Amérique continentale depuis la baie d'Hudson jusqu'au sud de la Virginie. Cette exploration eut lieu avant que Colomb n'eût trouvé les côtes de Paria, et pourtant cet illustre vénitien mourut dans l'oubli, et l'on ignore l'année de sa mort et jusqu'au lieu de sa naissance. Malgré tous les dégoûts dont il avait été abreuvé, Colomb partit pour un troisième voyage, le 30 mai 1498, de San Lucar. Ce grand homme voulut achever son ouvrage. Le 1er août 1498 il découvrit la terre ferme du delta de l'Orénoque [1], et fit débarquer son équipage pour la première fois sur le continent américain, dans le golfe de Paria. Depuis, la nomenclature des caps de l'île de la Trinité a subi tant de changements qu'il n'est guère possible d'é-

[1] Humboldt, *Histoire de la Géographie du nouveau continent.*